

Rose-Eva : Bonjour et bienvenue à Unheard Youth, un podcast créé par le Centre for Race and Culture, dont le focus est de donner une voix aux jeunes nouveaux arrivants à travers le Canada. Je suis votre hôte, Rose-Eva Forgues-Jenkins. Le titre de cet épisode est « Histoires de migration ». Je voulais focaliser sur le sujet de la migration et mieux comprendre l'immigration dans un contexte canadien.

Pour m'aider à mieux comprendre ce sujet, j'ai invité Noelle Jaipaul et Jamelie Baachalani. Vous vous souvenez peut-être d'elles dans le dernier épisode, où on avait défini des termes comme « immigrant » et « réfugié » et ce qu'ils signifient pour nous. Dans cet épisode, on va entendre la deuxième partie de cette entrevue. Noelle et Jamelie m'ont parlé de leur histoire personnelle de migration et des politiques d'immigration au Canada au cours de l'année. Voici cette entrevue.

Noelle : Je m'appelle Noelle Jaipaul. Merci beaucoup de m'avoir invitée pour le podcast. Je suis ravie de discuter avec vous deux aujourd'hui.

Pour l'histoire de ma migration, et bien je suis un colon du traité No 6. Je suis née et j'ai grandi à Edmonton. J'ai passé un peu de temps à Red Deer, en Alberta quand j'étais jeune et puis je suis déménagée à Edmonton pour m'éloigner de l'atmosphère de petite ville et aller à l'école et toutes ces bonnes choses.

Mes parents sont tous les deux des immigrants de la Guyane, un pays qui est considéré comme les Antilles d'Amérique du Sud, juste un peu au nord du Brésil. Ils se sont rencontrés dans l'avion en immigrant au Canada, ce qui est adorable. Et ils sont arrivés au Canada à un moment où le gouvernement canadien voulait se détacher des colonies d'éducation britanniques et anglophones du monde entier, de sorte que les Antilles étaient considérées comme une bonne source de ressources intellectuelles et de main-d'œuvre, pour venir s'établir au Canada.

Ils se sont donc installés à Edmonton et c'est là qu'ils ont amené leurs familles à émigrer. Et ils sont toujours à Edmonton.

Jamelie : Je m'appelle Jamelie Baachalani. Je suis née et j'ai grandi à Edmonton. Je n'ai jamais quitté Edmonton. Je n'ai jamais sortie du pays. Ma mère est née au Canada. Elle est ukrainienne et allemande. Et puis mon père a immigré du Liban à la fin des années 70. C'était intéressant de grandir au début des années 90, en tant qu'enfant mi-brun, mi-blanc. J'en ai encore à apprendre sur leur histoire, alors, j'ai trouvé intéressant de me préparer pour cet épisode.

Rose-Eva : Voici ma propre histoire de migration - parce que je m'appelle Rose-Eva Forgues-Jenkins. Forgues est un mot français qui vient de forgeron. Alors, ce côté-là de ma famille est venu au Canada dans les années 1600 et s'est installé dans la région de Montréal. Puis, le côté anglais de ma famille, Jenkins, un nom très gallois et britannique, est arrivé à Edmonton dans les années 1920. Et j'ai grandi ici à Edmonton et j'ai passé deux ans à Londres, au Royaume-Uni.

Merci beaucoup de partager votre histoire de migration. Je veux avoir ces entretiens car je veux réfléchir à toutes ces histoires de migration qui touchent presque tous les Canadiens, et ainsi que la façon dont ces histoires se reflètent dans ce que les jeunes ont à dire plus tard dans le podcast.

Ainsi, les membres des Premières nations sont les seuls à ne pas être des colons sur ce territoire, et je pense qu'il est important que tous les colons pensent à la façon dont nous sommes arrivés ici et à qui cette terre appartenait avant nous. Par exemple, l'histoire de ma propre famille m'a toujours été vague et je ne connaissais que certaines choses générales jusqu'à ce que j'assiste à la session de Noelle sur l'histoire de la migration. J'ai dû faire des recherches. Alors, Noelle, peut-être pourrais-tu nous expliquer la séance que tu as donnée et à quoi elle ressemblait ?

Noelle : Alors, plus tôt cette année, en mars environ, on a organisé une séance sur l'histoire de la migration au Canada. C'était une bonne occasion de réfléchir à la façon dont le Canada se définit comme étant accueillant, pluraliste et multiculturel. Bien que ces choses puissent être vraies pour beaucoup d'entre nous de plusieurs façons, le Canada n'a pas toujours démontré un accueil et une intégration exemplaires. Il est important que nous reconnaissons ces histoires et ces réalités pour tant de gens à travers le monde - plusieurs étant déjà au Canada et d'autres tentant de s'établir au pays.

Alors que je faisais mes recherches et Rose-Eva tu en as déjà parlé un peu, j'ai trouvé beaucoup d'information sur la politique d'immigration canadienne. Cependant, aucune de mes recherches ne touchait le contexte des peuples autochtones et de leur migration à travers les terres canadiennes, ou bien, comme beaucoup de gens autochtones l'auraient appelée, de l'île aux tortues. On doit donc vraiment considérer ces histoires de migration dans le contexte que ces histoires autochtones ont été effacées de l'histoire de la migration canadienne. Je ne suis pas historienne autochtone, ni érudite autochtone et ce ne sont pas non plus mes histoires à raconter. Je sais que dans le podcast, vous allez parler avec plus de détails de certaines de ces histoires.

Je veux que vous compreniez bien que, alors qu'on parle de l'histoire des migrations et de la politique d'immigration au Canada au fil des siècles, en réalité, c'est seulement une histoire. L'histoire des Autochtones et celle de nombreux peuples ne sont pas incluses dans les statistiques et les données dont on parle souvent.

La raison pour laquelle on a tenu la session plus tôt cette année et la raison pour laquelle j'aime poser des questions aux gens sur leur histoire migratoire est qu'on a tous une histoire migratoire, à moins qu'on soit des Premières nations sur ce territoire. On constate souvent que certaines personnes sont interrogées beaucoup plus fréquemment que d'autres sur leur histoire migratoire. Les Blancs d'Edmonton ne se font pas souvent demander « mais d'où viens-tu vraiment ? » et ce genre de micro-agression qui peut être assez inoffensive de façon isolée, mais pour quelqu'un comme moi, qui est racialisée, tous ces « d'où viens-tu » ? « Mais d'où viens-tu vraiment ? » à chaque fois que tu rencontres quelqu'un de nouveau, ça s'accumule et ça prend un autre sens. Il devient donc difficile de comprendre ta propre identité en termes de multiculturalisme canadien quand tu as continuellement le sentiment de ne pas être vraiment Canadien. Ainsi, en demandant aux gens l'histoire de leur migration et leurs histoires de migration, cela nous rappelle qu'on vient tous de quelque part. La plupart d'entre nous, on est des colons en terre canadienne, et on doit garder à l'esprit notre histoire personnelle. On doit se rapprocher de notre héritage et comprendre comment elle affecte notre identité canadienne dans ce soi-disant « environnement multiculturel » et ce que cela signifie pour nous en tant que peuple sur cette terre.

Rose-Eva : Oui. Alors, dans le cadre de ce podcast, on voulait un élément visuel chronologique du Canada. On a parlé de ces dates spécifiques et on a pensé y rajouter quelques dates afin de pouvoir contextualiser ce à quoi ressemble le Canada migratoire.

Noelle : Super. Alors, est-ce que quelqu'un sait quand le Canada est devenu un pays ?

Des voix : *[rires]*

Noelle : On vient de célébrer nos cent cinquante ans.

Jamelie : Alors, est-ce 1867 ?

Noelle: *[deux voix]* Oui. 1867. C'est donc en 1867 qu'a été signé le Traité no 6, de sorte que le territoire sur lequel on se trouve aujourd'hui, et bien ce traité a vu le jour en 1867.

1906 est en quelque sorte l'année où la Loi sur l'immigration est entrée en vigueur. Il y a eu d'autres formes de lois sur l'immigration avant cela, mais c'est ici que nous commençons notre histoire. C'est à ce moment-là que l'immigration, telle qu'on la conçoit aujourd'hui au Canada, a véritablement débuté.

Alors, Frank Oliver, il est bien connu dans la communauté d'Edmonton, on a un quartier qui porte son nom, Oliver. Il était en fait ministre de l'Intérieur. Donc, c'était essentiellement lui, l'organisme d'immigration au niveau fédéral. Ainsi, la Loi a été mise en place pour aider le gouvernement à contrôler l'immigration et à composer avec les « immigrants indésirables », comme il les appelait. La loi sur l'immigration interdisait certaines catégories d'immigrants et prévoyait une liste d'infractions pour lesquelles des personnes pouvaient être expulsées. Elle incluait des choses intéressantes comme la folie, l'infirmité, la maladie, commettre des crimes de « turpitude morale » ainsi que les personnes aveugles, sourdes, folles, épileptiques, faibles d'esprit ou pauvres. Il s'agissait donc de catégories en vertu desquelles des personnes pouvaient être expulsées ou se voir refuser l'entrée au Canada.

Frank Oliver a également joué un rôle déterminant dans les politiques visant à priver les Premières nations de leurs terres, ce qui lui a valu cet honneur douteux. Il était passionné par la construction d'un Canada très homogène, ainsi, il était catégorique en disant que les Ukrainiens et les autres Européens de l'Est ou « Slaves » comme il les appelait, ne pouvaient pas être citoyens du Canada. Il voulait aussi restreindre l'immigration japonaise et chinoise en disant ne pas vouloir que les hommes canadiens vivent parmi les Japonais et les Chinois, des hommes qui vivent « comme des porcs », ce qui est sa propre citation.

Poursuivant le racisme asiatique qui sévissait à l'époque dans tout le Canada, en 1907, la « Asiatic Exclusion League » a été créée à Vancouver, où un très grand nombre d'immigrants chinois et japonais vivaient, travaillaient, contribuaient et faisaient partie de cette communauté à Vancouver. La « Asiatic Exclusion League » voulait garder les « immigrants orientaux » hors de la Colombie-Britannique.

En 1907, des milliers de membres de la Ligue se sont publiquement révoltés dans le Chinatown et le Japantown où ils ont détruit des maisons, des entreprises et attaqué des Chinois et des Japonais. Ils ont débuté à Chinatown où ils ont lancé des pierres, frappé des gens avec des planches et toutes sortes de choses comme ça. Ils ont détruit beaucoup de maisons et blessé beaucoup de personnes mais la nouvelle s'est répandue à Japantown avant que les membres de l'« Asiatic Exclusion League » n'arrive. Ainsi, les membres vivant à Japantown ont pu se défendre un peu plus. Ils ont perdu un peu moins de leurs propriétés qu'à Chinatown, mais ils ont tous été impliqués et ont subi de nombreuses blessures à Japantown, comme à Chinatown.

En 1908, une autre note intéressante sur la compétence fédérale. On apprend à l'école que, dans notre système fédéral, les lois sont élaborées par l'entremise du processus de projet de loi. Il y a trois lectures d'un projet de loi, le projet de loi est ensuite présenté au Sénat, avant d'être voté et de finalement recevoir la sanction du gouverneur général et de toutes ces étapes. Mais on a aussi un autre processus pour former une loi canadienne appelé Décret en Conseil, prévu pour des lois qui sont considérées comme secondaires, ou plutôt des règlements. Ils aident à définir les lois les plus importantes. Ces projets de loi sont simplement adoptés par décret, de sorte que le processus est beaucoup plus rapide et qu'ils ne font pas l'objet d'un vote complet au Parlement. Alors, c'est utilisé régulièrement, et généralement assez inoffensif. En général, ça ne fait pas grand-chose, ce n'est que des règlements. Mais en fait, dans la politique d'immigration, ils ont eu une importance considérable.

Ainsi, par exemple, en 1908, un Décret en Conseil a été publié sur la règle du voyage continu. Ainsi, les gens ne pouvaient immigrer que s'ils arrivaient directement du pays d'où ils venaient-leur pays d'origine. Alors, comment se rendre de l'Inde au Canada sans s'arrêter sur un bateau ? Comment se rendre de la Chine au Canada sans s'arrêter sur un bateau en 1908 ? On n'avait pas les vols transcontinentaux qu'on a maintenant, alors c'était essentiellement une loi qui interdisait aux immigrants japonais, chinois et indiens de pouvoir débarquer au Canada sous cette règle du voyage continu.

Rose-Eva : Je veux partager quelque chose que j'ai vu aujourd'hui dans le Metro Morning News, le journal gratuit. Ainsi, le titre disait, « Le coût de la migration irrégulière devrait augmenter ». En voyant cela aujourd'hui, on se demande à quoi « la migration irrégulière » devrait ressembler ? Y a-t-il un système qui constitue la « bonne » façon de migrer et il y a la « mauvaise » façon de migrer ?

Et cela m'a fait penser à cette politique spécifique au voyage continu qui voulait assurer d'avoir le bon type de migration. Le bon type de migrants devait avoir un certain type de voyage et si il ne faisait pas le bon type de voyage, il n'était pas le « bon » type de migrant, alors il ne pouvait pas entrer. C'est donc une façon de trier et de choisir.

Noelle : Absolument. Et il s'agissait essentiellement de dire qu'on voulait que seulement les Britanniques et les Français viennent au Canada. Il excluait également tous ceux qui avaient d'abord été en Grande-Bretagne ou en France en tant qu'immigrants. Ainsi, si tu étais un immigrant indien en Grande-Bretagne, tu ne pouvais toujours pas venir au Canada. Tu ne pouvais pas immigrer au Canada même si tu avais passé presque toute ta vie en Grande-Bretagne. Ces règles avaient comme but d'être racistes sans avoir l'air raciste.

Ainsi, au début des années 1900, un autre décret a été proposé pour freiner l'immigration noire. En 1911, un autre décret interdisait, et je cite « tout immigrant appartenant à la race nègre qui est jugé inadéquat pour le climat et les besoins du Canada ».

Ainsi, c'était pour s'assurer qu'il n'y avait pas de gens venant des États-Unis qui étaient soit des esclaves libérés, soit des enfants d'esclaves, ou bien qui échappaient à ce contexte aux États-Unis. Il y avait des agriculteurs noirs de l'Oklahoma qui étaient intéressés à venir au Canada, surtout en raison de l'augmentation du racisme qu'ils vivaient aux États-Unis. Le gouvernement a même envoyé ses agents en Oklahoma pour dissuader les Noirs américains, les Afro-Américains d'immigrer, et leur dire qu'ils n'aimeraient pas le Canada, que ce n'est pas une destination convenable pour eux, et pour les prévenir des dangers que la vie au Canada pourrait leur apporter.

Il y a donc eu un non-recrutement actif des Noirs américains au Canada, mais, malgré tout, il y a des fermiers noirs d'Oklahoma qui ont migré au Canada, surtout en Alberta. Amber Valley est situé dans le nord de l'Alberta, près d'Athabasca et plus de 1000 Afro-Américains se sont établis à Amber Valley et dans les environs d'Edmonton entre 1905 et 1912. Ils cultivaient la terre, ils élevaient des animaux et ils travaillaient avec leurs voisins ukrainiens pour construire ces communautés. Ils établissaient des églises ainsi qu'un sens de la communauté dans ces endroits.

Encore une fois, on revient à cette idée de demander aux gens : « D'où viens-tu vraiment ? » Eh bien, certains des colons noirs de l'Alberta en particulier, sont ici depuis plus longtemps que les agriculteurs ukrainiens et polonais que l'on considère, vous savez, comme de vieux Canadiens. On a tout un héritage de familles et de communautés noires en Alberta depuis encore plus longtemps.

Jamelie : Un fait nouveau que j'ai appris aujourd'hui est qu'en 1938, la première mosquée au Canada a été construite à Edmonton. Ce qui est intéressant car une grande partie de cette histoire n'est pas enseignée aux enfants. Je n'étais pas au courant. Et c'est intéressant pour moi qui a de la famille musulmane qui vit au Canada car, bien que ça ne fait pas partie directement de ma propre histoire car je ne suis pas musulmane, ça fait partie de l'histoire de ma famille.

Noelle : En parlant davantage de la contribution des communautés noires au Canada, de leur prospérité et de leur longue présence ici, Africville est un très bon exemple de la façon dont les Canadiens Noirs ont fondé des communautés, seulement pour se les voir démolir ou irradiées par la majorité blanche ou la culture canadienne dominante

Ainsi, Africville était un petit village ou une petite exploitation, juste au nord d'Halifax. Halifax elle-même a été fondée en 1749, après que des esclaves Afro-Américains ou, je suppose, des esclaves africains seulement, se sont échappés ou ont été libérés et sont venus au Nord. Ils ont construit la majorité des routes de la ville d'Halifax. Ils vivaient dans la colonie d'Africville.

Ce n'est que 100 ans après, en 1848, que le premier - je crois que c'était deux hommes noirs - ont finalement acheté une terre. La ville d'Halifax percevait des taxes auprès des habitants d'Africville, mais n'offrait aucun service comme les routes pavées, l'eau courante, les égouts et

toutes ces choses. Dans les années 1960, la ville d'Halifax a essentiellement démoli Africville dans ce qui était communément considéré comme un acte de racisme. Ceci est dans notre histoire actuelle. C'était il n'y a pas si longtemps. Des excuses ont été présentées en 2010 et il est intéressant de parler aux gens, aux Canadiens Noirs d'Africville, parce que leur héritage dépasse littéralement la formation du Canada en tant que pays. Ils ont été parmi les premiers à s'établir dans cette région du Canada et, souvent, les Canadiens Noirs se font poser les questions suivantes : « D'où viens-tu ? Quelle est ta généalogie ? » Leur héritage est ici.

Rose-Eva : Il y a un autre point sur la chronologie qui a été soulevé avec les jeunes d'Edmonton et dont je voulais faire valoir. Ils ont évoqué cette partie de l'histoire qui relate des grands moments de résistance. J'ai trouvé ça très fascinant et je suis très reconnaissante envers eux de s'être vraiment penchés sur leur histoire et d'avoir trouvé ces grands moments de résistance. Par exemple, en 1988, Kingsley Gilliam, Dudley Laws, Charles Roach, Lennox Farrell et Sharona Hall ont créé le «Black Action Defense Committee ». Ainsi, le «Black Action Defense Committee » a commencé comme surveillant de la manière dont la police et le système judiciaire traitaient les Noirs, et c'était aussi une organisation communautaire solide qui aidait les gens de cette communauté.

Ainsi, suite à cela, ils ont mis fin à la politique précédente selon laquelle, s'il y avait une fusillade policière, les personnes qui enquêtaient sur la fusillade étaient les policiers eux-mêmes. Car, lorsque la police enquête sur la police elle-même, c'est évidemment très biaisé. Mais, au lieu de cela, le «Black Action Defense Committee » a créé l'Unité des enquêtes spéciales de l'Ontario, qui constitue un moyen plus impartial d'enquêter sur les brutalités policières.

Noelle : C'est intéressant de parler de ces formes de résistance qui excluent les Blancs à partir de récits spécifiques comme les histoires des Canadiens Noirs et de leurs contributions car Rose-Eva, toi et moi avons essayé en vain d'en savoir plus sur la Defense League, c'était impossible à trouver. C'est comme s'il n'y avait pas de véritable dossier sur la façon dont ce groupe s'est formé, sur quoi il travaillait et sur les répercussions qu'il a eu sur les collectivités. Cela démontre bien que « l'histoire est entre les mains de ceux qui écrivent les manuels scolaires ». C'est la phrase d'une chanson, mais je ne sais pas [rires], je ne l'ai pas inventée.

Rose-Eva : Non, mais je pense que c'est vrai. J'ai trouvé cette information sur Wikipédia et c'était un article très, très court. Wikipédia est considéré comme un processus démocratique parce que tout le monde peut écrire un article. Mais quand n'importe qui peut l'écrire, quelle est la majorité, et qui sont les gens qui l'écrivent et sur quoi leur focus est-il ? Encore une fois, c'est là qu'une grande partie de la contribution par les groupes minoritaires passe à travers les mailles du filet.

Jamelie : Quand on grandit et qu'on n'apprend pas ces faits dans les systèmes scolaires canadiens, il peut être très isolateur d'apprendre l'histoire européenne. Par exemple apprendre comment les colons allemands et les colons ukrainiens sont arrivés ici, alors qu'on ne sait même pas qu'il y a eu des colons noirs ou qu'il y a des communautés juives ou musulmanes, depuis peut-être pas aussi longtemps, mais dont les racines sont profondément implantées ici.

Noelle : Après la Première Guerre mondiale, entre 1919 et 1923, le Canada prend conscience que l'économie n'est pas bonne. Il n'y a personne pour faire le travail qui doit être fait. Il est peut-être

temps de commencer à ouvrir nos portes. Et ils l'ont fait très prudemment. Ils ont donc créé une liste de pays préférentiels et de pays non préférentiels. Alors, je crois qu'on peut deviner quels étaient les pays préférentiels. Ils comprenaient le Royaume-Uni, les États-Unis, Terre-Neuve qui n'était pas encore canadienne, elle ne faisait pas partie du Canada. Il y avait aussi l'Australie et la Nouvelle-Zélande, ainsi que de nombreux pays d'Europe de l'ouest et du nord comme la Norvège, la Suède, le Danemark, la Belgique, la France, l'Allemagne et quelques autres. Mais les Européens de l'est ont été traités très durement et tous les autres pays du monde ont été limités. Essentiellement, vous ne pouviez tout simplement pas venir de ces pays.

Rose-Eva: Ouais, et je pense qu'il est intéressant de dire que c'est ainsi que ma famille est arrivée. Alors, ma famille, les Jenkins, qui d'un côté était galloise et de l'autre, britannique, est arrivée à Edmonton, dans les années 1920. Elles ont toutes les deux été autorisées à entrer à ce moment-là parce que oui, elles ont joui de ce privilège. Et c'est là qu'on s'est implanté, sur le territoire du Traité no 6, à Edmonton, territoire des Nêhiyaw, Saulteaux, Niitsitapi, Métis, Déné et Nakota. Je veux aussi parler du côté français de ma famille qui est arrivé dans les années 1600. Le racisme a certainement été une des grandes raisons pour laquelle beaucoup d'entre eux sont venus ici. L'ancêtre venu de France en 1665 était Jean-Pierre Forgues, âgé de 28 ans précisément, parce que le roi de France voulait que des soldats viennent combattre les Iroquois à l'époque. J'ai trouvé ça dans mes livres d'histoire de la France. Il est écrit « Un régiment de soldats français de la région de Carignan en France, qui avait gagné plusieurs batailles dans une de ses guerres, fut désigné pour venir travailler en Nouvelle-France afin de protéger les colons des Indiens iroquois et de fournir de nouveaux colons. Il fallait trouver un moyen d'amener des femmes blanches à la colonie afin d'éviter que les colons et les soldats aient des enfants avec des femmes amérindiennes, ce qui aurait fait une génération de race mixte ». Donc, ce que je trouve vraiment intéressant avec ceci, c'est que mon ancêtre a eu une famille de cette façon. Ainsi, ils ont fait venir des femmes qu'on appelait les Filles du Roi, qui en fait étaient des femmes pour assurer qu'il n'y aurait pas - qu'on ne crée pas une race mixte d'indigènes et de blancs.

Ainsi, même dans les années 1600, il y avait toujours cette migration qui était précisément pour éviter le métissage et dont le racisme en était une partie intégrale. Je veux reconnaître que l'endroit où se trouvent toujours les terres de ma famille française, se sont les terres des Hurons-Wendat, les Mohawks, qu'on appelle les Kanien'kehá:ka, et aussi les Iroquois du Saint-Laurent. Je crois qu'il est aussi intéressant de se pencher sur le mot Iroquois. Comme c'est le cas pour beaucoup de Premières nations, le terme qui est bien connu ou couramment utilisé n'est pas nécessairement le terme qu'elles veulent voir employé.

C'est donc ce qui est arrivé avec les Haudenosaunee. Je suis allée sur le site Web PeaceCouncil.net et j'ai cherché le terme Haudenosaunee. [*Épelé Haudenosaunee*] Je vous cite ce qui est écrit sur le site web :

« Haudenosaunee est le terme général que nous utilisons pour se référer à nous-mêmes, plutôt que Iroquois. Le terme « Iroquois » n'est pas un mot Haudenosaunee. Il est dérivé d'une version française d'un nom huron qui a été attribué à nos ancêtres, qui était considéré comme dérogatoire

et qui signifie « serpent noir ». Haudenosaunee signifie « les gens qui construisent une maison étendue » ou plus communément appelés « les gens de la maison longue » ».

Un peu d'étymologie sur ces mots et d'où ça vient.

Alors on peut maintenant retourner à notre chronologie et parler de d'autres dates avec Noelle.

Noelle : Merci beaucoup d'avoir partagé ça. C'est vraiment intéressant. Et c'est formidable de pouvoir retourner aussi loin et de voir ton héritage sur cette terre, mais avec le contexte de oui, la façon dont ils ont approché les gens qui vivaient déjà ici a peut-être été horrible. C'est- je crois que c'est une très bonne façon de comprendre ta relation avec la terre.

Passons donc à la Seconde Guerre mondiale, alors que l'antisémitisme faisait le tour du monde. Le Canada n'était absolument pas à l'abri. En fait, en 1939, un navire en provenance de l'Allemagne est arrivé au Canada avec 930 réfugiés juifs à son bord. Il a été refusé et le navire est retourné en Europe. Personne ne sait avec certitude qui était ces 930 personnes ou ce qui leur est arrivé, mais on suppose que beaucoup d'entre elles sont mortes en retournant en territoire occupé par les nazis.

Après Pearl Harbor et l'attaque, le gouvernement canadien a vraiment voulu sévir contre les citoyens japonais au Canada. La Marine royale du Canada a saisi tous les navires japonais - les bateaux de pêche japonais dans le port de Vancouver. Les politiciens essayaient de trouver quoi faire. Ils ont fermé les écoles japonaises, les églises japonaises et les lieux de rassemblement. Tout cela en dépit du fait que le major-général de la GRC a déclaré qu'ils ne constituaient pas la moindre menace à la sécurité nationale.

Malgré cela, 22 000 Canadiens d'origine japonaise, c'est-à-dire des citoyens canadiens, dont certains sont nés au Canada, ont été expulsés à 100 milles du Pacifique. Ils n'avaient pas le droit de vivre le long d'une côte canadienne. Bon nombre d'entre eux ont été envoyés dans des camps intérieurs en Colombie-Britannique ou dans des fermes de betteraves en Alberta et autres provinces des Prairies. Et ce n'est qu'en 1988 que des excuses officielles ont été présentées.

Donc, après cette partie sombre de l'histoire, en 1946, après la Seconde Guerre mondiale, c'est là qu'on a commencé à changer la rhétorique et le discours sur la politique d'immigration au Canada. On est passés de l'idée de l'exclusion et de la retenue à celle d'un accroissement de la population du Canada. C'est ce qu'a fait le premier ministre McKenzie King aux alentours de 1946. Mais même si on voulait promouvoir cette idée de favoriser la croissance de la population partout au Canada, il était toujours très clair que l'entrée au Canada était un privilège et non un droit. Mais, à ne pas vouloir changer les valeurs du Canada, la discrimination existait toujours et les gens étaient exclus en raison de problèmes de caractère et ainsi de suite. Ce n'est que dans les années 60 que des mesures ont été prises pour éliminer les préjugés et la discrimination raciale de la politique d'immigration. Ainsi, de 1962 à 1967, la politique d'immigration a fait l'objet de règlements différents. Et en 1967, le système de points que nous utilisons encore aujourd'hui, a été introduit. Il s'agissait donc d'un système de cotation objectif pour l'admission au Canada et il limitait les pouvoirs discrétionnaires des agents d'immigration.

Cela signifie donc que tout le processus est devenu plus objectif, plus impartial, plus équitable et que le pouvoir individuel d'une personne qui travaillait au ministère de l'Immigration de dire simplement "non" en raison de ses propres préjugés personnels est limité. À ce moment-là, en 1967, on n'avait pas encore signé la Convention de 1951 sur les réfugiés et le Canada n'en serait signataire qu'en 1969, soit bien après l'entrée en vigueur de la Convention de Genève.

En 1978, on a essentiellement créé une nouvelle Loi sur l'immigration que l'on suit encore aujourd'hui, dans une large mesure. Et la politique d'immigration avait trois objectifs. Le premier était de faciliter la réunification. Le deuxième était de remplir les obligations juridiques à l'égard des réfugiés et de maintenir les traditions humanitaires du Canada. Et le troisième était de développer une économie solide.

Il y a donc définitivement eu un mouvement vers les principes humanitaires et c'est quand le Canada a commencé à parler de multiculturalisme, de pluralisme, de tisser l'étoffe d'un Canada renforcé par la diversité. On a vu toute cette rhétorique se refléter dans la politique d'immigration d'une manière jamais vue auparavant. Je pense que c'est à peu près là où on atterrit aujourd'hui. Je pense que l'aiguille se déplace peut-être un peu plus vers une politique d'immigration plus restrictive, sans voir diminuer de façon significative le nombre de réfugiés qu'on accepte. On a encore vraiment besoin de l'immigration pour nous aider à développer notre économie, à combler des emplois et à cotiser à des choses comme les pensions de nos baby-boomers...

Alors, je crois que c'est où on en est aujourd'hui dans l'histoire du Canada, on voit, on reconnaît et on respecte les avantages que l'immigration nous apporte. Dans ce même contexte, il est aussi très important de garder à l'esprit cette exclusion historique et quand on parle de racisme systémique dans le podcast, je crois qu'il faut se rappeler que ces choses sont inhérentes à notre loi. C'était la politique canadienne. Et on en ressent toujours des séquelles. Et quand à savoir les choses qui ont été mises en place, on a seulement reçu des excuses de la part des politiciens au cours des vingt dernières années. Les excuses sont les bienvenues car elles reflètent la reconnaissance qu'on a envers notre histoire. On fait preuve d'ouverture et de transparence, et on essaie de trouver des moyens d'obtenir réparation pour ce qui a été fait, d'instaurer la confiance et d'établir une forme de réconciliation avec les gens qui ont été privés de leurs droits en vertu de ces politiques.

Rose-Eva: Mm-hmm. Ouais. Une chose dont je n'ai pas mentionnée et dont il serait peut-être bon d'en parler maintenant, c'est, comme, j'ai parlé de mon ancêtre qui est venu dans les années 1600 pour combattre pour l'armée française. Cela aurait contribué à 100 pourcent au génocide contre les peuples autochtones. Et je pense qu'il est très intéressant de constater qu'on n'utilise toujours pas le terme "génocide" pour parler de ce qui est arrivé aux peuples autochtones.

Et oui, lors de ces discussions, on parle spécifiquement d'autres groupes qui immigrèrent, mais on doit toujours se rappeler ce que fait notre gouvernement en matière de réconciliation pour les gens qui étaient déjà ici et les termes qu'on utilise ?

Jamelie: Je pense au fait qu'une grande partie de l'histoire a été effacée. Je n'ai pas appris l'existence des écoles pensionnats autochtones en grandissant. Et le fait que la dernière a fermé en 1996. Je n'avais que trois ans et j'ai grandi comme quelqu'un qui n'était pas Blanc, comme si

le racisme était toujours bien vivant et cela m'affectait plus que je ne le croyais. Si tu ne comprends pas ces politiques et si tu ne les connais pas, je pense que, comme un enfant, quand tu es adulte, tu ne réalises pas leur signification. Donc, tu ne réalises pas à quel point la réconciliation est importante.

Beaucoup de gens rejettent la réconciliation. Par exemple, ils ne voient pas que c'est nécessaire ou ils ne pensent pas qu'ils ont eu un impact sur ce que les peuples autochtones ont vécu. Ils ne connaissent peut-être pas l'histoire de leur famille. Ils ne savent peut-être pas que les femmes et leur famille ont été envoyées ici pour empêcher les hommes de mélanger les races. C'est comme ça - si tu ne le sais pas, tu ne connais pas vraiment l'impact que tu as eu en façonnant le Canada tel qu'il est maintenant, donc -

Jamelie: Je m'appelle Jamelie Baachalani et c'était notre entretien sur l'histoire des migrations.

Noelle: Et je m'appelle Noelle Jaipaul. Merci encore de m'avoir laissé parler de choses nerds de l'histoire

Rose-Eva (hôte): J'ai été votre hôte, Rose-Eva Forgues-Jenkins.

Et c'est tout pour cet épisode sur les histoires de migration au Canada. J'apprécie vraiment l'occasion de partager mon histoire sur ce podcast. En tant qu'animatrice de ce podcast, je voulais placer mon histoire dans le même contexte que les autres. Je veux que les gens comprennent d'où je viens et ne me voient pas comme quelqu'un qui parle d'autorité sans avoir à partager sa propre histoire.

Je suis très privilégiée en raison de mon histoire de migration et de mes antécédents familiaux, alors je voulais être franche à ce sujet. Je veux être aussi vulnérable avec ma propre histoire que les jeunes l'ont été avec la leur. Je vous remercie donc de m'avoir donné l'occasion de partager avec vous. Je tiens à remercier mes invités pour cet épisode, Noelle Jaipaul et Jamelie Baachalani. Merci beaucoup d'avoir partagé vos connaissances et vos histoires.

Nous aimerions également remercier Chivengi d'avoir fourni la musique présentée dans le podcast. N'oubliez pas de vérifier leur travail sur Sound Cloud.

Nous voulons aussi remercier nos amis et partenaires à CJSR 88.5 FM et la Edmonton Community Foundation. Ce projet a été possible grâce au gouvernement du Canada. Merci à Chivengi qui nous a procuré la musique pour le podcast. Assurez-vous de nous visiter sur les médias sociaux. Vous pouvez nous joindre sur Facebook, Instagram, et Twitter à Unheard Youth Voices. Cet épisode a été produit par moi, Rose-Eva Forgues-Jenkins. Nous avons produit cette présentation au Centre for Race and Culture à Edmonton, Alberta, Amiskwaciwaskahikan. Le Centre for Race and Culture reconnaît que nous sommes situés sur le Territoire du Traité six, patrie traditionnelle de plusieurs peuples autochtones, incluant les Nêhiyaw, Sauteaux, Niitsitapi, Metis, Denes, Ojibway, et Nakota. Nous portons respect à nos aînés du passé et du présent qui sont chez eux sur cette terre. Avec cette reconnaissance, nous nous rappelons des responsabilités que nous avons en tant que peuple de traité, de partager l'histoire coloniale, d'écouter les histoires que le peuple autochtone nous raconte concernant les

inégalités qu'ils vivent encore aujourd'hui et de nous réengager à travailler ensemble vers un futur juste.